

Alliés ...

Al-Balagh, 14 mars 1946.

Notre Premier ministre est un homme habile, cela ne fait aucun doute ; les Égyptiens ont éprouvé son habileté depuis plus d'un quart de siècle désormais — depuis qu'il participa pour la première fois au pouvoir comme ministre, et depuis qu'il domina pour la première fois le pouvoir comme Premier ministre, voire depuis qu'il fut membre du Wafd, et depuis qu'il en fut séparé, voire depuis qu'il s'allia aux alliés et se querella avec les querelleurs, voire depuis qu'il se considéra lui-même comme un chef sans chef au-dessus de lui, et depuis qu'il se considéra comme un simple soldat servant sous l'autorité de tel ou tel chef.

Notre Premier ministre est un homme habile, cela ne fait aucun doute ; les Égyptiens ont éprouvé son habileté à travers toutes ces phases, et goûté l'amertume de cette habileté chaque fois qu'il détint le pouvoir ou y participa, et goûté la douceur de cette habileté chaque fois qu'il en fut écarté et s'assit à ce poste d'observation qui était le sien, au Club Muhammad Ali, attendant les événements avant qu'ils ne surviennent, les interprétant à ses compagnons après qu'ils furent survenus, et envoyant à Al-Ahram, de temps à autre, un mot à la fois doux et amer — doux en apparence, recelant l'angoisse en son fond — s'opposant au gouvernement alors en place, et lui donnant des leçons tantôt de politique, tantôt de sociologie, tantôt d'économie, tantôt de gestion budgétaire, puis attendant de voir quel écho ce mot doux-amer susciterait au sein du gouvernement, et quel écho dans les milieux de la finance et des affaires, et quel écho dans les milieux politiques populaires. Et peut-être attendait-il aussi de voir quel écho il susciterait dans les milieux politiques étrangers en général, et britanniques en particulier.

Et tout au long de cela, il se frotte les mains, et desserre les lèvres, et lance des mots ici et là que sa langue prononce librement tandis que son cœur en doute ; car c'est un homme habile qui laisse toujours deviner et ne déclare presque jamais ouvertement.

Notre Premier ministre est un homme habile, cela ne fait aucun doute ; les Égyptiens ont connu son habileté lorsqu'il participa à la formation du front qui a bondi au pouvoir en cette heureuse ère, y participant en silence, sans rien dire, agité, jamais tranquille, toujours en mouvement, n'aimant jamais l'immobilité ; et les Égyptiens ont connu son

habileté lorsqu'il éleva Makram Pacha jusqu'au ciel après son départ du pouvoir, son exclusion du Wafd et son éloignement du Parlement.

Il l'éleva jusqu'au ciel et se tint là, perplexe, ne sachant en quelle étoile, parmi les étoiles, il pourrait lui trouver une demeure et un séjour ; car il voyait toutes les étoiles bien trop petites au regard de la grande gloire que Makram Pacha avait acquise en quittant le Wafd, et en se retournant contre le chef du Wafd. Et Sidqi Pacha — à ce qu'il paraît — se souvenait de ce vers célèbre que les élèves des écoles primaires ont appris par cœur, dans toutes les générations, depuis que les écoles primaires existent :

Que n'approchent de moi les étoiles, afin que j'en fasse des colliers de louange, car mes propres paroles ne me satisfont pas pour vous !

Et les hommes atteignent la jeunesse, et atteignent l'âge mûr, et avancent dans la vieillesse, et arrivent à la sénilité, et oublient un très grand nombre de choses, mais ils conservent un peu de ces souvenirs d'enfance qui flottent à la surface de leur conscience et courent avec aisance au bout de leur langue ; car l'apprentissage dans l'enfance est comme une gravure sur la pierre, ainsi que le disent les maîtres à leurs élèves, également dans les écoles primaires. Et c'est ainsi que Sidqi Pacha — à ce qu'il paraît — se souvenait de ce vers chaque fois que Makram Pacha provoquait quelque nouvel émoi.

Pourtant Sidqi Pacha ne croyait pas, à cette époque, en Makram Pacha ; car Sidqi Pacha ne croit en personne, et ne fait confiance à personne, mais ne croit qu'en lui-même et pour lui-même seul. Toute chose et tout homme, pour Sidqi Pacha, est un moyen et jamais une fin — un moyen, ni plus ni moins — dont on use tant que l'usage en est possible, puis que l'on écarte dès que l'occasion de l'écarter se présente.

Car le grand Makram Pacha n'était, pour l'habile Sidqi Pacha, qu'un moyen, ni plus ni moins, et Makram Pacha était séduit par les louanges de cet homme habile. Et quel homme ne serait séduit par les louanges de Sidqi Pacha, lorsqu'il a perdu celles de la foule ? Et quel homme ne serait flatté par l'éloge qui lui vient du Club Muhammad Ali, lorsqu'il a manqué l'éloge qui lui venait naguère des milieux populaires ?

Sidqi Pacha offrait la louange, et Makram Pacha la recevait ; et l'un des deux hommes souriait avec moquerie, tandis que l'autre souriait avec fierté — jusqu'à ce que, lorsque cette heureuse ère commença et que Makram sauta au ministère des Finances, tempêtant et s'emportant,

réclamant le combat et la confrontation, Sidqi Pacha fût derrière lui, le poussant en avant et l'élevant, comptant contre lui chaque mot qu'il disait et consignant contre lui chaque acte qu'il accomplissait, l'épiant à chaque tournant et saisissant par lui chaque occasion — tout en lui prodiguant, au même moment, les plus belles louanges et les plus choisies flatteries, si bien que Makram Pacha devint un grand homme d'État et un redoutable financier. Sidqi Pacha pouvait différer avec lui sur tel ou tel principe économique, ou tel ou tel art de la finance, mais il ne niait jamais l'habileté politique de Makram Pacha, son épreuve dans le patriotisme, ni son audace dans les grandes entreprises.

Sidqi Pacha affichait le contentement tout en dissimulant le déplaisir, proclamait la louange tout en chuchotant la critique, et Makram Pacha allait de l'avant, toujours de l'avant, car rien ne poussait jamais Makram Pacha vers les grandes entreprises autant que la louange, d'où qu'elle vînt.

Et Makram Pacha était un homme nécessaire, imposé par les circonstances et requis par la vie elle-même ; car al-Nokrashi Pacha était Premier ministre, et al-Nokrashi Pacha devait, inévitablement, démissionner, et les charges du gouvernement devaient, inévitablement, lui être rendues amères — et quel homme était plus capable de cela que Makram Pacha, l'associé dissident, le collègue toujours contraire ? Que Sidqi Pacha le loue donc — et il le loua ; que Makram Pacha aille de l'avant — et il alla de l'avant ; et que al-Nokrashi Pacha souffre — et il souffrit.

Et peut-être les lecteurs ont-ils remarqué cette étrange coïncidence qui semblait toujours surgir entre la politique de Makram Pacha au sein du ministère et celle de Sidqi Pacha en dehors de lui. Makram Pacha dénonçait la lenteur d'al-Nokrashi Pacha à réclamer les négociations, et Sidqi Pacha dénonçait cette même lenteur dans Al-Ahram, l'appelant une politique consistant à gagner du temps ; et lorsque Makram Pacha, impatienté par cette lenteur, démissionna pour contraindre al-Nokrashi Pacha à hâter la demande de négociations, Sidqi Pacha était là pour le soutenir et l'appuyer, tant hors de ce qu'on appelait alors le comité politique que dans ce qu'on appelait alors le comité politique lui aussi, jusqu'à ce qu'al-Nokrashi Pacha fût contraint de réclamer les négociations contre son propre gré. Et Makram Pacha était troublé par la réponse britannique au mémorandum égyptien, y voyant des restrictions qu'il n'aimait ni n'acceptait, et souhaitant les voir levées.

Et Sidqi Pacha exprimait à peu près la même opinion dans Al-Ahram, si bien que les gens commençaient à s'interroger sur cette étrange coïncidence entre les deux grands hommes en matière de finance, de politique et d'économie. La vérité est que Sidqi Pacha avait deux élèves brillants : l'un était Makram Pacha, brillant en politique, en économie et en finance ; l'autre était al-Nokrashi Pacha, brillant en résolution et en détermination, en discipline et en contrôle, et dans l'art de lâcher la police sur les âmes des jeunes gens pour les éteindre, sur le sang des jeunes gens pour le verser, sur les têtes des jeunes gens pour les briser, et sur les membres des jeunes gens pour les broyer — tout cela pour préserver la sécurité et maintenir l'ordre, toujours, et par dévouement envers l'Égypte et les Égyptiens, en toute hypothèse.

Et le grand maître regardait ses deux grands élèves avec un regard d'affection et de tendresse, plein de jeu et de taquinerie, excitant l'un contre l'autre, dressant l'un contre l'autre, pour rire d'eux tous deux, et pour que d'autres aussi rient d'eux tous deux, tout comme le fait un bon père lorsqu'il taquine ses fils dévoués et fidèles.

Et notre ancien ministre des Affaires étrangères n'eut pas plus tôt dit ce qu'il dit à Londres au sujet du Conseil de sécurité — était-il ou non compétent pour examiner les événements d'Égypte et de l'Orient arabe ? — que les deux grands hommes s'enflammèrent : le maître s'enflamma au Club Muhammad Ali, dans Al-Ahram, et à la Chambre des députés ; et l'élève s'enflamma dans son propre club, son propre journal et au sein même du ministère, puis démissionna ; et le second grand élève se trouva pris entre l'esprit de son maître Sidqi Pacha et la raillerie de son collègue Makram Pacha, et ce qu'il devait, par ailleurs, de respect et de loyauté à son autre collègue Badawi Pacha, du moins durant l'absence de celui-ci.

Et ainsi le brillant maître continuait de jouer avec ses deux brillants élèves, et chaque fois qu'il jouait avec eux, il ne se contentait jamais de s'amuser seulement, mais consignait les événements, en tirait des conclusions, et attendait le tour de la roue — jusqu'à ce que vînt le 9 février, où le déluge atteignît son comble, où la ceinture dépassât les deux poitrines, où le vase débordât, et où le Club Muhammad Ali s'accordât à l'unanimité pour dire que le ministère d'al-Nokrashi Pacha n'avait plus sa place au pouvoir. La semaine s'était à peine achevée que Makram Pacha avait démissionné, que tout le ministère s'était effondré complètement, et que le grand maître avait repris place sur son vieux siège, saisissant dans ses deux mains puissantes à la fois le ministère des Finances et le ministère de l'Intérieur.

Quant à la présidence elle-même, il la plaça dans son cœur et dans sa tête, et dans chaque partie de sa grande personne ; et dès ce jour, le maître se mit à enseigner à ses deux élèves comment se font la résolution et la détermination, comment se font la discipline et le contrôle, comment se font la préservation de la sécurité et le maintien de l'ordre, et comment se font la gestion des finances et la réforme de l'économie — tandis que les deux élèves regardaient, et profitaient, et se préparaient pour un jour qui pourrait venir, après une attente plus ou moins longue, où ils profiteraient des leçons qu'on leur donnait à présent.

Et en vérité, les événements qui ont renversé le ministère d'al-Nokrashi Pacha sont bien peu de chose comparés aux événements qui maintiennent fermement Sidqi Pacha au pouvoir, lui accordant toute la victoire et tout l'appui qu'il désire, et tout ce qu'il ne désire pas non plus. Sidqi Pacha s'est montré un maître brillant dans le sens le plus précis et le plus éclatant du mot, car il n'a pas partagé le pouvoir avec al-Nokrashi Pacha, ne voulant point porter ses fardeaux en plus des siens propres, ni partager la responsabilité du 9 février — car ce qui fut, ce qui est, et ce qui sera de ces responsabilités lui suffit à lui seul ; ni n'a-t-il partagé le pouvoir avec Makram Pacha, ne voulant point que la contrariété lui vînt de l'extérieur du ministère — car s'il avait partagé le pouvoir avec Makram Pacha, Makram Pacha aurait démissionné le 21 février, et aurait démissionné après les événements d'Alexandrie, et aurait démissionné avant-hier lorsque l'affaire du Conseil de sécurité fut soulevée à la Chambre des députés. Et c'est ainsi que Sidqi Pacha a su épargner à son ministère trois crises en moins d'un mois. Comparez-le donc à son simple élève al-Nokrashi Pacha.

Et peut-être la position de Sidqi Pacha dans cette affaire du Conseil de sécurité fut-elle l'une des plus brillantes et des plus admirables de toutes ses positions ; car il avait, avec Makram Pacha, bouleversé le monde entier en protestation contre notre ancien ministre des Affaires étrangères, et pourtant il assumait les charges du gouvernement avant que l'affaire ne fût tranchée, et notre ancien ministre des Affaires étrangères revint en Égypte avant que l'affaire ne fût tranchée non plus, et Sidqi Pacha se trouva entre deux hommes, l'un et l'autre méritant son attention, et l'un et l'autre le contraignant à la réserve et à la prudence.

Et c'est pour cette raison que Sidqi Pacha fut occupé le mardi et n'assista pas à la Chambre des députés ; et les présidents du Conseil peuvent s'occuper quand ils le veulent, et se libérer quand ils le veulent ; Sidqi Pacha fut donc occupé, en effet, le mardi, et laissa cette affaire à

notre maître, ami des deux parties, ou ami des trois parties, le ministre des Affaires étrangères en exercice. Et le maître traversa cette affaire comme une flèche traverse sa cible : il interrogea Badawi Pacha, en reçut l'explication, la présenta à la Chambre des députés, et la Chambre s'en satisfut, et remercia l'ancien ministre, et Makram Pacha en fut mécontent — mais fut contraint, absolument contraint, au silence ; puis il sortit et écrivit une lettre à Sidqi Pacha, que Sidqi Pacha reçut en souriant et glissa dans l'un de ses tiroirs, et l'affaire s'arrêta là.

Voyez-vous ces amis ennemis ?! Voyez-vous ces alliés rivaux ?! Voyez-vous ces hommes qui coopèrent devant le public et se trahissent l'un l'autre derrière le rideau ?! Voyez-vous ces hommes qui ont fondé cette heureuse ère, puis se sont mis à se disputer, avec toute la force et toute la portée dont ils disposent, le pouvoir et l'autorité qu'elle recèle ?! Ils négocieront demain ou après-demain avec les Britanniques, pour leur arracher les pleins droits à l'évacuation complète et à l'unité de la vallée du Nil.

Ils iront aux négociations unis en apparence, divisés en réalité — chacun saisissant ses occasions, chacun épiant à chaque tournant, chacun surveillant ses propres associés, chacun craignant ses propres associés ; et eux — dans cette splendide situation de concorde qui cache la discorde, de coopération qui cache la trahison mutuelle — négocieront avec les Anglais pour leur arracher les droits de l'Égypte à l'évacuation et à l'unité de la vallée du Nil !

Que Dieu leur pardonne — ne vaudrait-il pas mieux qu'ils commencent par négocier entre eux-mêmes, pour s'arracher à eux-mêmes, au profit du peuple égyptien, son droit d'être libre et digne, se gouvernant lui-même par lui-même et pour lui-même, plutôt que d'être gouverné par une poignée insignifiante et dérisoire, qui affiche la concorde tout en dissimulant la discorde, et qui fait rire les gens — non seulement d'elle-même, mais d'elle-même et de sa patrie à la fois ?

Mais c'est là une autre histoire.